

## XYZ. La revue de la nouvelle

### La nuit du Champ de Mars

Marie-Andrée Lévesque



Numéro 14, été 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3080ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, M.-A. (1988). La nuit du Champ de Mars. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (14), 32–35.

# La nuit du Champ de Mars

Marie-Andrée Lévesque

L'homme est tombé. Il y a maintenant deux mois. Jour pour jour. Il a fermé l'œil. Le 16 mars. Un silence comme un vertige. Puis tout a changé.

Jeudi. Il est encore là. Un tout petit peu. J'entre sur la pointe des pieds. La télévision est allumée. Des dessins animés. Des petits bonshommes. J'enlève mes vêtements et je m'installe sur une petite chaise droite, tout près de lui. Avant, je le regarde et je lui caresse la main, bleue, maigre, abîmée. Son regard absent m'épouvante, me dérange au creux de cet espace fragile, quelque part entre la mémoire et le désir.

Il soulève son masque et essaie de me dire des choses. Je voudrais tellement comprendre. On s'est tellement toujours compris. Cette complicité, cette reconnaissance me manquent; leur perte me fait peur. J'essaie de lui humecter les lèvres avec un coton-tige imbibé de liquide jaune. Sa bouche fuit. Je lui offre un verre d'eau. Je n'arrive pas à le faire boire. Comme si ce n'était pas le bon verre, la bonne eau, le bon geste.

Il ferme les yeux. Les ouvre. Cela ne fait pas vraiment de différence. Il arrache son masque, le remet. Son visage essaie de crier quelque chose. Je n'entends rien. Je suis sourde à comprendre cet homme qui n'est déjà plus celui que j'ai connu. Il essaie de briser le masque, de le défaire, de le broyer. Je ne sais pas quoi faire, quoi dire. Je ne suis pas à ma place. Pas prête à jouer ce nouveau rôle. J'essaie de lui faire réaliser qu'il ne faut pas jouer avec le masque, que ce n'est pas fait pour ça, que ça peut pas se défaire, qu'il faut le mettre ou l'enlever. Son regard perdu me brise. Des larmes coulent en dedans. Je me rassois. Et je dis: «C'est pas de ma faute.» Comme si j'étais une mère qui punissait son enfant, qui l'empêchait de jouer. Il s'alarme. La colère. Ou la frustration. Ou l'incapacité. L'irréversible doit tellement le faire souffrir. Et il me montre le poing. Comme un enfant brimé, censuré, attaqué. Et ça se met à crier très fort dans ma tête, mon cœur, mon ventre. La peur hurle. Déchirée par cette angoisse qui m'écartèle aux quatre coins de mon destin. Insoutenable.

On est là à écouter les petits bonshommes. Comme si de rien n'était. Et plus rien ne sera jamais pareil. L'inverse. La maman et le petit garçon. C'est moi qui veille sur lui. Et je ne sais même pas quoi faire. Avoir peur. Puis avoir hâte que les autres arrivent. Le désir de casser cet enchaî-

nement qui me lie au monde à l'envers. Pire que de traverser le miroir. C'est comme être prise tout en haut de la grande roue, la tête en bas, dans le vide, et croire que ça va toujours être comme ça. Toujours le vide. Jamais de retour.

Samedi. Dans l'après-midi, je fais une salade et une vinaigrette, puis j'achète du vin et du fromage. Je suis invitée à souper chez une amie. Pour sept heures. Heureuse de cette occasion et d'une certaine tiédeur dans l'air, je descends tranquillement la rue Saint-Denis. Saint-Joseph. Dorchester.

Seule encore une fois avec lui. Aujourd'hui ses yeux sont fermés. Il ne joue pas avec son masque. Il est un peu moins là. Des gens viennent. Des yeux rougissent. Des cigarettes se fument. Des silences en disent long. Des larmes brûlent. Il s'agite. On lui fait sa première injection. Du Démérol. L'agitement se prolonge. S'exacerbe. Je pense à mon souper. Ma salade va être défraîchie. J'espère que la vinaigrette n'a pas coulé. J'ai mal au cœur.

Il fait très noir. Un chauffeur de taxi très aimable m'emmène à mon souper. Ça met un peu de baume sur la blessure. Celle qui va s'ouvrir bientôt. Trop tôt. Puis, c'est la cuisine toute éclairée et pleine de vie de S.; le sourire, les grands yeux et la frange noire de sa petite fille; l'accent méridional de M., et son fils de douze ans, un peu obèse, un peu punk; il y a aussi L., un ami à elles. Samedi de Rire. Du vin blanc. Des escargots qui sautent hors des assiettes. Du poulet et de la ratatouille gratinée. Du vin blanc. Des fromages et de la salade. Du vin blanc. Renaud. La vague. Écartée soudainement à l'extérieur du cercle joyeux. Les larmes et la peur. Du vin blanc. Sortir. La cohue du samedi soir. Je délire dans la répétition. Ou je répète dans le délire. Toujours les mêmes mots. Le temps passe. Il est passé minuit. Pourtant, c'est le moment où l'heure choisit d'être tranchante.

Un ami berbère arrive. Sourires. Embrassades. Il dit qu'on a essayé de me rejoindre. La panique s'inscrit dans mes yeux. Partout. La boîte téléphonique. L'urgence. La crise engouffrée. La fuite éperdue. Devant la porte verrouillée et le gardien qui me demande ce que je veux, je ne sais que répondre: «Je m'en vais au onzième, mon père est en train de mourir.» Onze étages. Une lumière crue. Un silence effroyable. J'ai tellement peur d'arriver trop tard. À cause de la fête, du vin blanc, du bar. Coupable. Enfant ingrate. Non. Seulement une petite fille bouleversée devant la probabilité de l'évidence.

Il respire encore. De façon très irrégulière. Mais il respire encore. Je peux respirer moi aussi. Une tragédie où les personnages n'ont pas eu le

temps d'apprendre leurs rôles. Des figurants hésitants. Des mains qui palpent. Des paroles vides, pleines, inutiles, réconfortantes. Je ne sais plus. Des paroles, des gestes, pour qui? La fin approche. J'ai toujours haï les fins, je les ai toujours appréhendées, j'en ai toujours eu peur. Toutes les fins. Fin d'une soirée, d'une aventure, d'une histoire, d'un amour, d'un film, d'un voyage. Névrotique de la rupture. Puis là, je vais vivre la pire fin de ma vie.

Trois heures du matin. Le souffle se poursuit. Il n'est presque plus là. Toute sa vie, tout son corps, réduits à une respiration courte et saccadée, malade. La nuit me ramène dans cette chambre qu'il ne reverra plus. Les souvenirs commencent à s'ériger à travers la peur douloureuse. Un peu de Valium. Un peu de sommeil. Une nuit courte, blanche, triste.

Huit heures du matin. L'infirmier de nuit a terminé son travail. État stationnaire. Je me rendors jusqu'à dix heures. Un croissant sans beurre. Un café sans crème. Il pleut. À la télé, on parle d'une pièce de théâtre où il y a des couples, et des baleines qui font de la musique.

Deux heures moins quart. Le téléphone sonne pour la cinquième fois. Le cœur me manque, ce sont sûrement eux; tous les autres ont appelé. Une voix dit qu'il est temps de descendre. Des amis viennent nous chercher. Attentes. Averses. Amères. Le trafic est dense et le temps est long. Au centre-ville, c'est la parade des Irlandais. Je consulte souvent ma montre. Mon cœur cogne fort. Une fanfare en jupes écossaises. Un manège militaire. Souvenirs. Tricherie. C'est pas juste.

Dans l'ascenseur, un humoriste bien connu, sa femme belle et resplendissante, leur petit bébé tout rose et tout rond, des fleurs, des sourires. Ils vont vers la vie, la naissance. Contraste. Je monte vers la mort. La porte du onzième s'ouvre. Appréhensions. Quelques pas. Le poste de verre. Et l'infirmière. Un arrêt. Ses mains sur les nôtres: «Il est parti.» Le corridor vacille dans la lumière blafarde et les murs verts. L'horloge tourne en sens inverse. La ville se renverse. Le temps et l'espace disparaissent à l'intérieur d'un grand gouffre hurlant silencieusement. Des larmes rouges. Elles n'ont jamais été si rouges. Toutes les autres, versées sur des passions anonymes ou clandestines, étaient blanches à côté de ces larmes qui déchirent le voile de ma fragilité.

La chambre morte. Les yeux fermés. La bouche encore ouverte. Comme un dernier cri, ou une dernière complicité. Avant que l'on ne lui recouvre le visage. Et que les larmes ne commencent à couler définitivement. Il n'est plus là. Je sais que je ne le reverrai plus. Jamais. Pas ici. Ailleurs, je n'en suis pas encore sûre. Un dernier regard qui se perd dans le

Une dernière parole qui s'avale dans les trous d'un écho qui n'existe plus que dans ma mémoire.

Quelqu'un ramène le drap vert sur son visage. Je sors de la chambre. La tristesse vient de s'installer pour une très longue saison de ma vie. Le désir est rompu et le cri n'a pas encore été poussé.

mai 1986

Marie-Andrée Lévesque est née à Montréal en 1953. Elle enseigne la littérature au Cégep André-Laurendeau. Elle a publié des textes dans *Dérives*, *NBJ* et *Lèvres urbaines*. Elle prépare présentement un recueil de nouvelles.



**LA REVUE**

## MOEBIUS

(écritures / littérature)

Fondée en 1977, la revue *Moebius* poursuit sa course sur le «ruban» qui la nomme. Ce ruban n'a jamais cessé d'inspirer les responsables de la revue, tant dans la facture matérielle qu'elle affiche que dans la «poétique» qu'elle continue d'illustrer.

Les buts poursuivis par *Moebius* sont multiples. Donner la parole, la prendre, échanger, éveiller, provoquer même, animer un univers culturel québécois qui risque trop souvent de se scléroser ou de se laisser séduire par des apports qui ne proviendraient que de l'extérieur. Le Québec a besoin d'être chauffé du dedans.

*Moebius* travaille à en alimenter la ferveur par des textes de création d'abord (poésie, court récit), des entrevues avec des écrivains (André Beaudet, Pierre DesRuisseaux, Pierre Nepveu, etc.), des textes d'opinion, des essais sur des «sujets» culturels, un regard sur la littérature d'ici et d'ailleurs. Ce programme s'actualise au fil de numéros qui se construisent soit autour de textes variés soit autour de thèmes majeurs: par exemple, le pamphlet (no 17), les femmes et l'écriture (no 22), l'exil (no 29), le polémique (no 30).

Les thèmes à explorer dans un avenir rapproché: la censure, la vie d'artiste, la chanson, l'utopie, l'érotisme, etc. A vous de proposer vos textes, vos commentaires et vos suggestions. Vous êtes d'ailleurs les premiers et premières concernés.

*Moebius* est subventionnée par le Conseil des Arts du Canada et par le ministère des Affaires culturelles du Québec. *Moebius* est membre de l'A.E.P.C.Q. Elle est distribuée par Diffusion Parallèle. Elle paraît quatre fois l'an.

\*\*\*\*\*

**BULLETIN D'ABONNEMENT**

|                        |               |                |
|------------------------|---------------|----------------|
| Au Québec: individu    | 1 an: 18,00\$ | 2 ans: 35,00\$ |
| institution            | 1 an: 25,00\$ | 2 ans: 48,00\$ |
| A l'étranger: individu | 1 an: 22,00\$ | 2 ans: 42,00\$ |
| institution            | 1 an: 30,00\$ | 2 ans: 58,00\$ |

La série complète des numéros et un abonnement annuel

|             |                    |                        |
|-------------|--------------------|------------------------|
| individu    | au Québec: 80,00\$ | à l'étranger: 90,00\$  |
| institution | au Québec: 90,00\$ | à l'étranger: 100,00\$ |

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Veuillez adresser votre chèque ou mandat-poste aux

Editions Trigrityque  
C.P. 670, succ. N  
Montréal, Québec  
H2K 3K4  
Canada

ISSN: 0223-1582